

de nos « mythes fondateurs », aurait eu lieu en 824, et non 845 ; tout cela, certes, est bien loin... Dans la conclusion, enfin, on peut lire que « l'appel en 1889 de Louis Tiercelin [...] a été non seulement entendu [...] mais encore honoré des plus grands noms de l'époque, tels Victor Hugo, Lamartine, Victor de Laprade, Heredia [...] », tous, hors Heredia, morts à cette date ! C'est tout de même une formulation malheureuse !

Puisse le beau livre de M<sup>me</sup> Le Lay permettre au promeneur empruntant, non loin de la gare de Rennes, la rue Tiercelin, sensiblement moins longue que la rue Ropartz, de se souvenir que ces hommes firent briller la Bretagne au firmament des Belles-Lettres.

Michel MARÉCHAL

Agnès GUILLAUME, Thierry HARDIER, André LASBLEIS, *Les lettres de guerre du sergent Eugène Lasbleis (1915-1918)*, [Noyon], Edhisto et Foyer Socio-éducatif Éluard, 2015, 386 p.

Au printemps 1915, le jeune soldat lamballais Eugène Lasbleis part à la guerre. Il a tout juste 19 ans. Un siècle plus tard, des élèves du collège Paul Éluard de Noyon participent à la publication des lettres qu'il a adressées à ses parents d'avril 1915 à septembre 1919. Ces lettres ont été retrouvées en 1992 dans la maison familiale par le fils du soldat, André Lasbleis.

L'histoire de ce livre est en premier lieu une démonstration de la prégnance mémorielle de cette guerre. Depuis la « génération du feu », les fils, les petits-fils, parfois les arrière-petits-fils ont porté, volontaires ou contraints, la mémoire de ce conflit. Les enfants sont devenus responsables de la transmission d'une expérience douloureuse désormais exemplaire : 1914-1918 est un repère moral, à la fois une mise en garde contre la violence extrême et une apologie de la capacité des hommes à y faire face et/ou la dénoncer.

Ce livre est aussi une histoire bretonne. Eugène Lasbleis est né à Lamballe dans une famille de marins de Bréhat. Les naufrages successifs ont multiplié les « péris en mer ». Pour échapper à ce métier dévoreur de vies, l'école est la planche de salut. Le père d'Eugène est professeur à l'école primaire supérieure de Lamballe ; lui-même passe le brevet élémentaire, puis travaille dans les bureaux des Chemins de fer de l'Ouest. Après la guerre, comme nombre d'anciens poilus bretons, il quitte sa région, s'installe à Saint-Quentin, mais il ne rompt pas les amarres bretonnes. Tous les étés, la famille se retrouve dans la maison familiale de Bréhat. Son fils, André, suit la voie tracée. Il fait sa vie dans l'Oise, là même où son père a combattu une grande partie de l'année 1916. En 2013, il confie aux professeurs d'histoire du collège de Noyon les 526 lettres de guerre, qui constituent la substance de cet

ouvrage. Une nouvelle génération participe à la transmission de l'expérience du sergent breton, du Pas-de-Calais à l'Aisne.

Les lettres sont classées chronologiquement en vingt-huit séquences qui correspondent aux lieux où le soldat du 6<sup>e</sup> régiment du génie combat ou se prépare à combattre. Un index confirme que dans cette guerre, dite de position, les soldats se déplacent beaucoup et souvent. L'abondance et la régularité des lettres adressées à sa famille par Eugène Lasbleis (en moyenne une tous les deux jours) permettent une approche quantitative des 1 621 jours passés sous les drapeaux. Les élèves du collège Éluard ont effectué ce recensement des thèmes, des lieux, des dates ; à partir d'une étude de cas, ils ont mis en évidence le quadrillage du temps et de l'espace des soldats et aussi leurs espoirs, leurs doutes, leurs craintes.

Cette correspondance illustre le rôle central de la famille comme lien, ressource, exutoire pour « tenir ». Pendant la guerre, Eugène reçoit de ses parents quarante-quatre fois de l'argent, soit par mandat, soit par billet glissé dans une lettre. Les 106 colis améliorent l'ordinaire, et surtout tissent ou renforcent la solidarité par l'échange entre les poilus et fournissent un thème d'écriture, une échappatoire épistolaire à l'évocation du quotidien sinistre du soldat.

Deux cercles, ou deux réseaux, constituent l'essentiel de la sociabilité du Lamballais : d'une part, les membres de la famille proche, d'autre part, les quatre camarades fréquemment cités. Ces camarades forment, en quelque sorte, un groupe primaire à fort ancrage. Deux sont originaires de Lamballe et sont partis comme Eugène Lasbleis le 13 avril 1915 pour rejoindre le dépôt d'Angers ; le troisième, surnommé Chti'mi, est né près de Béthune et apparaît dans la correspondance à partir de mars 1917 ; le quatrième, cité pour la première fois en septembre 1917, vient du Finistère, il est surnommé Kaolen et Kaouine. Le groupe initial des trois amis lamballais apparaît dès les premières lettres, sans doute pour rassurer les parents ; deux photographies sont jointes d'emblée, à la manière d'un certificat de présence. La camaraderie se manifeste parfois par une signature collective : le 29 décembre 1915, Eugène Lasbleis termine sa lettre par « Bien le bonjour à tous de la part des trois poilus lamballais. De tout cœur ». Ce premier cercle entre en contact au hasard des déplacements, avec d'autres « pays » avec qui il échange des nouvelles. Eugène les désigne par leur commune d'origine comme ce « gars d'Erquy » qui lui apprend la mort d'un ami à Verdun le 16 avril 1916.

Le contenu des lettres est factuel, concret et concis. Un relevé des occurrences place le thème des permissions en tête : il est abordé 414 fois ; il précède largement l'expression « Rien de nouveau » utilisée à 205 reprises. Parti au combat dix-sept mois après le déclenchement de la guerre, Eugène Lasbleis est plongé d'emblée dans un univers qui a perdu ses illusions d'août 1914. Écrire à la famille est alors un exercice nécessaire, mais difficile car il ne faut pas inquiéter. « Ne vous faites pas de bile » est presque une formule rituelle à la fin des lettres. Ce souci d'apaiser

la peur des parents est un pacte initial entre les trois Lamballais ; c'est sa rupture qui met fin à la relation amicale avec l'un des membres du groupe, surnommé « Bavetout » : il n'a pas respecté l'occultation partielle ou l'autocensure.

Cette retenue volontaire dans la correspondance, qui va au-delà de la censure officielle, laisse cependant entrevoir ce que vit à 20 ans Eugène Lasbleis. Pour ce soldat du génie qui creuse des sapes, des abris, pose des barbelés, déroule des lignes téléphoniques jusqu'aux premières tranchées, la mort devient une compagne familière. Au début de l'année 1917, il ne peut retenir le fléchissement de son moral : « Moi, pour mon compte, j'en ai marre de cette vie, enfin c'est le dernier hiver de la guerre » écrit-il le 22 janvier. Pourtant le pire est à venir pour lui en avril 1917 au Chemin des Dames : « Je n'essayerai pas de vous raconter notre attaque malheureuse, mais je vous dirai simplement qu'autant la confiance était grande avant l'attaque, autant le moral a diminué maintenant ». Jusqu'à la fin de la guerre, le 16 avril 1917 sera une référence.

En fin de compte, la lecture de cette correspondance informe surtout sur la fonction du courrier, sur les échanges entre l'arrière et le front. Eugène Lasbleis néglige volontairement d'évoquer son « travail » de soldat. Il témoigne de la vie d'un Poilu « ordinaire » qui s'accroche à son horizon familial et local. Lasbleis ne revendique aucune identité régionale. La Bretagne n'est jamais citée dans la correspondance ; seule la réitération de la référence au beurre dans trente-deux courriers marque l'attachement à une pratique alimentaire et culturelle particulière. À partir de 526 lettres, l'image du Poilu de Lamballe échappe totalement au portrait, fait par Louis Barthas dans ses *Carnets de guerre* ou par Marc Bloch dans ses *Écrits de guerre*, de Bretons pieux, analphabètes, ivrognes, dociles. La publication de sources, de matériaux témoignant du vécu et du ressenti individuels de la guerre permet aussi de nourrir le débat sur les relations entre identité collective et identité personnelle dans une guerre totale qui mobilise des stéréotypes pour définir le héros, la victime ou l'ennemi.

Didier GUYVARC'H

Éric CHOPIN, *Le messager du front. De 1914 à 1918, la guerre du Breton Julien Chopin à travers sa correspondance*, chez l'auteur, 2013, 310 p.

Le titre de ce livre expose, à sa façon, la question complexe de l'utilisation du témoignage unique en histoire. Éric Chopin écrit d'emblée qu'il veut rendre hommage à son grand-oncle Julien, « à tous les Poilus », « à toutes les victimes des guerres d'hier et d'aujourd'hui ». Cette dédicace n'est pas formelle. L'auteur, le petit-neveu, suit la guerre vécue par son personnage central, Julien, qu'il resitue dans le cadre général de la Première Guerre mondiale. Ce souci, très pertinent, de prendre en compte les différents niveaux d'analyse, les différentes échelles d'observation dans le récit dépasse parfois son objectif : la mise en contexte de